

51

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE
REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

LA MORT

D E

VINCENT MALIGNON,

Agent national de la commune de
Clays, département de l'Ardèche,

Traité historique, en un Acte. & en vers,

Par GOSSE, citoyen français;

*Représentée, la première fois, le 9 vendémiaire,
an 3 républicain, sur le théâtre de Nantes.*



A N A N T E S,

De l'Imprimerie constitutionnelle de P.-F. HÉRAULT,
rue de la Fosse, n°. 11, vis-à-vis la Bourse;

Et se trouve chez BRUANT, Libraire, place de
l'Égalité, n°. 2.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MALIGNON père.	Le citoyen Azéma.
La Cit. MALIGNON.	La cit. Louise Cauvin.
MALIGNON fils.	La cit. Burgère cadette.
CLÉMENT.	Le citoyen Folleville.
UN INCONNU.	Le citoyen Huet.
UN MILITAIRE.	Le citoyen Lefebvre.
UN PAYSAN.	Le citoyen Robert.
UNE PAYSANNE.	La cit. Burgère aînée.

La Scène se passe dans la Commune de Clays.



EXTRAIT DU RAPPORT DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

*Sur l'assassinat de Vincent Malignon, Agent national
de la commune de Clays, département de l'Ardèche.*

UNE révolution comme la nôtre, que les derniers excès du vice & de l'oppression ont amenée, ne peut être qu'un combat à mort entre le crime & la vertu.

Le succès n'est point douteux, mais la lutte est pénible; & trop souvent il faut déposer sur des tombeaux quelques-uns des lauriers destinés à parer le triomphe de la République.

Eh! comment la vertu n'aurait-elle pas des martyrs, si le crime la menace, s'il déploie contre elle les ressources de la perfidie & les attentats de la fureur! Inébranlable dans ses devoirs, elle n'oppose aux complots que la prudence & la justice; aux menaces, qu'un courage à tout épreuve; aux dangers, qu'un dévouement sans bornes.

Mais, lorsque la vertu, modeste & sans défiance, s'oublie elle-même, le peuple vous charge de la défendre, de la couronner, de la venger.

D'une main vous tenez les palmes qu'il destine à l'homme de bien; de l'autre, les foudres qu'il lance sur les coupables.

Je viens vous presser de déployer ce double pouvoir.

Dans une des sections de la République, appelée le département de l'Ardèche, & à peu de distance de la plaine de Jalès, existe une commune où l'amour de la révolution n'a jamais pu s'acclimater: c'est la commune de Creuzières, ci-devant Saint-André.

Les habitants de cette contrée criminelle portèrent toujours avec répugnance le signe sacré de ralliement des hommes libres: ils firent plus, ils foulèrent aux pieds la cocarde tricolore, & l'infame cocarde blanche y fut arborée dès les premiers temps des combats pour la liberté. C'est là que le traître Duséillant a tramé ses complots;

c'est là qu'il a recruté publiquement son armée; c'est là qu'il a rencontré des scélérats dignes de composer son état-major; c'était là que se ralliaient les conjurés; c'est de là que sont sortis les brigands qui ont assiégé le château de Banne.

Cependant, au milieu de cette tourbe perverse; l'on distinguait deux patriotes purs & courageux, *Vincent Malignon* & son fils.

Presque-seul pour la cause du peuple, *Malignon* père veut détromper ses concitoyens égarés: D'ailleurs craint les effets heureux des instructions de *Malignon* père, & du zèle de *Malignon* fils; il les fait enlever & jeter dans un cachot. Ils y demeurent long-temps sous la main cruelle des traîtres: enfin, ils parviennent à s'échapper, se réfugient d'abord dans d'épaisses forêts, &, à travers mille dangers, rejoignent l'armée des patriotes.

L'orage se dissipe; les brigands périssent ou sont dispersés; leurs chefs ne sont plus; & les braves *Malignon* reviennent dans leurs foyers. Mais, par une fatalité inexplicable, leur maison était devenue la proie des flammes au milieu de l'embrasement auquel l'armée avait livré la commune de Creuzières, ce repaire dangereux de contre-révolution.

Vous vous êtes hâtés de réparer ce malheur, & vous avez accordé une indemnité au patriote *Malignon*.

Il semblait qu'après tant d'épreuves, *Malignon* père allait goûter en paix les fruits de sa persévérance & de sa vertu; mais, il était réservé à un sort plus glorieux; il était digne de périr pour la cause pour laquelle il avait tant souffert, & ses perfides compatriotes étaient bien faits pour devenir ses assassins.

Il avait été nommé procureur de la commune de Creuzières. Doux sans mollesse, ferme comme la loi, il exerçait ses fonctions en véritable magistrat du peuple. Survint le décret du 23 août; qui appelait une partie des citoyens à l'honneur de défendre la patrie. Le fils de *Malignon*, hors de la requisition par son âge, veut donner l'exemple à ses concitoyens: il s'engage & part. Les jeunes gens de sa commune, forcés d'obéir à la loi, partent aussi; mais, infectés de royalisme, c'est pour eux un tourment de demeurer sous les drapeaux de la liberté; ils abandonnent lâchement leur poste, & retournent dans leur commune

s'unir à ceux qui formaient des vœux contre la prospérité de la République.

Malignon, comme agent national, devait dénoncer cette violation de la loi au district de Tenargues; il le fait avec son courage ordinaire: quelques lâches sont saisis, les parents qui leur avaient donné asyle sont arrêtés. L'effroi s'empare aussitôt des coupables, ils ne voient plus de ressources que dans le cœur bon & généreux de *Malignon*; ils courent lui exprimer leur repentir, & le prier de solliciter leur grace.

Malignon se laisse toucher; il vole au district de Tenargues, l'invite à oublier une faute qu'effacent des regrets sincères, & revient leur annoncer leur pardon: on leur délivre des feuilles de route pour rejoindre l'armée.

Vous pensez peut-être que bientôt, au champ de l'honneur, ils laveront, dans le sang des ennemis de la République, la faute d'avoir oublié un moment leurs devoirs; vous connaissez mal les cœurs ulcérés d'aristocratie; ils sont capables de feindre, ils sont incapables de tout sentiment de vertu.

Les lâches, qui venaient de laisser couler des larmes hypocrites, essaient de nouveau d'échapper à la requi-sition; mais, désespérant de tromper une seconde fois leur généreux bienfaiteur... ô comble de la scélératesse!... ils projettent de l'assassiner.

Le 2 floréal, vers les dix heures du soir, *Malignon* revenait du chef-lieu de la commune; il était à cinquante toises de la dernière maison, lorsqu'un coup de feu l'atteint & le renverse.

Ses meurtriers n'attendent pas qu'il ait rendu le dernier soupir; ils s'emparent de son corps expirant & ensan-glanté, avec une fureur qui n'a d'exemple que parmi les tigres, le traînent à six cents toises plus loin, & le plongent au fond d'un précipice, où ils cherchent à ensevelir, dans un éternel oubli, & leur forçait & leur victime. Mais la trace du sang les trahit; elle conduit les patriotes à la tombe du malheureux *Malignon*, & leur cri de punir ses assassins.

Au premier bruit de cet événement affreux, l'indignation & la douleur s'emparent de toutes les âmes. Les admi-nistrateurs du district, mus par un sentiment qu'ils ne peuvent comprimer, oublient un moment qu'à la Con-

vention seule appartient de décerner les honneurs publics, au nom du peuple entier ; qu'elle seule doit régler la division du territoire de la République. Ils ordonnent que le précipice qui recèle le corps de *Malignon* sera comblé ; qu'une pyramide élevée au-dessus transmettra à la postérité son nom avec le récit du crime qui l'a privé du jour.

Ils font saisir les scélérats sur lesquels tombent de justes soupçons : ils ordonnent l'ancantissement d'une commune qui n'a produit que des monstres, & qui n'a pu souffrir sur son territoire la présence d'un seul homme de bien.

Le comité de salut public, qui est instruit à l'instant, donne des ordres ; un commissaire se transporte sur les lieux ; les faits sont recueillis, & un plus grand nombre de prévenus arrêtés.

Cependant, que faisait le jeune *Malignon* pendant ces scènes d'horreur, qui, en lui enlevant son père, répandaient le deuil & la désolation dans la famille ? Il versait généreusement son sang pour la patrie ; il venait de perdre le poignet gauche en combattant les farouches Anglais à Toulon. Ses frères d'armes, qui voient son sang couler, l'invitent, le pressent de sortir des rangs ; mais lui, qui ne croit pas qu'un Français doive quitter vivant le champ de l'honneur, répond avec une fierté républicaine, digne du patriote auquel il devait le jour : « Le bras droit me reste, c'en est assez pour manier mon sabre ; laissez-moi, je veux aussi frapper les ennemis de mon pays ». Et il s'élance du nouveau au milieu des hasards.

O saint amour de la patrie ! ô vertu ! voilà les hommes que vous formez. Comment se trouve-t-il des cœurs assez dépravés, pour préférer à vos divins attraits les remords déchirants d'une conscience dont s'est emparé le crime !

Vous ne laisserez pas, citoyens, tant de vertus sans récompense. La mémoire de *Malignon* père est chère à la patrie, la patrie s'empressera de l'honorer : son épouse, ses enfants, peu favorisés de la fortune, doivent retrouver dans la munificence nationale l'appui qu'ils ont perdu. *Malignon* fils, riche de ses vertus & de celles de son père, doit avoir part aussi aux bienfaits de la République. Déjà sa valeur l'a placé au grade de lieutenant ; mais vous penserez sans doute qu'il a droit à une autre récompense, & vous vous empresserez de lui donner un témoignage éclatant de la reconnaissance publique, en faisant écrire à sa famille une lettre de satisfaction par votre président.

Représentants du peuple, patriotes, vous tous, amis sincères de la liberté, songez que l'union seule fait votre force; serrons-nous plus que jamais, soyons sourds à toutes les suggestions, poursuivons sans relâche la faction qui veut perdre la liberté; regardons, frappons comme ennemi du peuple tout ennemi du gouvernement révolutionnaire, qui le défend des attentats de la tyrannie; et cependant, honorons et vengeons ceux qui sont tombés sous ses coups victimes de leur dévouement héroïque.

Projet de décret:

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité de salut public, décrète:

ART. I^{er}. Le nom de *Vincent Malignon*, agent national de la commune de Creuzières-Saint-André, assassiné lâchement par d'infâmes contre-révolutionnaires, le 2 floréal de l'an II de la République française, sera inscrit sur la colonne du Panthéon.

II. La Convention nationale charge son président d'écrire une lettre de consolation à la famille de ce martyr de la liberté, dans laquelle le président exprimera en même temps la satisfaction de la Convention pour la conduite héroïque que *Malignon* fils a tenue au siège de Toulon.

III. La veuve et les enfants de *Vincent Malignon* jouiront d'une pension de 300 liv. chacun, payable par quartier & d'avance, sur la présentation du présent décret, à compter du 2 floréal dernier, jour de l'événement affreux qui les priva de leur époux et père.

IV. Tous les individus arrêtés comme prévenus d'être les auteurs ou complices de l'assassinat de *Vincent Malignon*, seront traduits au tribunal révolutionnaire, pour y être jugés sans délai. L'accusateur public fera les diligences nécessaires pour découvrir les autres auteurs & complices de cet attentat, & les fera pareillement traduire au tribunal révolutionnaire pour y subir aussitôt leur jugement.

V. Le nom de la commune de Creuzières-Saint-André est supprimé, & remplacé par la dénomination de la commune de Clays, du nom de la rivière qui arrose son territoire.

VI. L'insertion du présent décret au Bulletin tiendra lieu de publication.

Ce décret est adopté.

L E T T R E

D U

PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE

A la famille de Malignon.

VINCENT MALIGNON, martyr de la liberté, est mort pour son pays ; mais il vivra éternellement dans la mémoire des hommes. La convention nationale, en décernant au courageux magistrat du peuple les palmes immortelles des vertus civiques, s'est empressée de placer sous le glaive de la loi les meurtriers de ce généreux républicain. Le décret qui décerne les honneurs publics à Vincent Malignon, et qui ordonne la prompte punition des auteurs de l'attentat commis sur sa personne, a consacré en même temps, et le droit que chacun de vous avait à la bienfaisance nationale, et à la satisfaction que je suis chargé d'exprimer au jeune Malignon, pour la conduite héroïque qu'il a tenue au siège de Toulon. Vous trouverez, les uns et les autres, dans le souvenir des actions vertueuses d'un père, et dans le généreux dévouement d'un fils digne de lui, une consolation réelle, et cette idée touchante et sublime que Vincent Malignon et son fils ont mérité et obtenu la reconnaissance de la patrie.

*Signé, ÉLIE LACOSTE, président
de la Convention nationale.*

La Convention approuve cette lettre.



LA MORT



LA MORT DE MALIGNON, AGENT NATIONAL,

Trait historique, en un acte & en vers.

Le theatre représente l'intérieur de la maison de Malignon. Le jour se lève. A la gauche est un secrétaire, & à la droite une table sur laquelle est une écharpe.

SCÈNE PREMIÈRE.

M A L I G N O N, seul à son bureau.

LE jour paraît. Tandis que le riche sommeille,
Le Magistrat reprend le travail de la veille;
Pour l'intérêt du peuple il hâte son réveil,
Et ce bonheur vaut bien le plaisir du sommeil.
Tous les jours, au mépris de la loi la plus sage,
Des avides marchands dérobent le partage
Que la terre commune accorde à ses enfants :
Le peuple souffre encor. C'en est fait, il est temps
De punir les auteurs d'une autre tyrannie :
L'avarice détruit l'amour de la Patrie.

A

Mais, où suis-je? en quels lieux? que vois-je autour de moi?
Chacun adroitement se dérobe à la loi :

Je me sens entouré de tyrans & d'esclaves.

Eh bien. C'est au danger qu'on reconnaît les braves,

Malignon, continue & sert la Liberté.

Déjà les Duffaillant ont connu ta fierté ;

De ces conspirateurs tu méritas la haine :

Ils ne t'ont fait porter qu'une honorable chaîne.

Et toi, lâche français, toi, que j'ai dénoncé,

Toi, qui, loin d'imiter le courage empreint

De ces jeunes héros marchant vers la frontière,

Rampe sans nul remords ton front dans la poussière,

Sans-doute. tu me hais, je fais ton désespoir ;

Mais j'ai dû par ta haine acheter mon devoir.

Que je m'estime heureux ! mon fils est à l'armée,

Il défend au midi sa patrie opprimée ;

Il n'a point imité nos lâches habitants,

Qui des nouvelles loix paraissent mécontents :

Malgré son âge, il marche, il expose sa vie.

A-t-on besoin de loix pour servir sa patrie ?

Je suis heureux, je vois encor mon autre fils,

Que mon épouse forme à l'amour du pays ;

La liberté toujours est leur plaisir unique,

Et ma famille entière est à la République.

Il est encor un bien auquel je suis lié,

C'est la reconnaissance & la douce amitié.

Hélas ! il est trop vrai qu'au moment où nous sommes,

L'intérêt seul unit ou divise les hommes ;

Mais l'ami, dont les soins ont droit de me toucher,

Dans le fond des cachots est venu me chercher,

Et l'homme, me dit-il, en calmant ma misère,

N'est pas républicain, s'il n'est ami sincère.

Mais, voyons mon travail.

(*Il prend un papier.*)

Des ouvriers brûlants

D'offrir à leurs pays leurs bras & leurs talents ,

Desirent fabriquer l'arme de la Patrie ,

Et font passer le fruit de leur bonne industrie :

C'est une bayonnette.

(*Il prend une bayonnette placée sur le bureau.*)

Arme chère aux français !

Qui punit dans leurs mains les rois & leurs sujets ,

La liberté te doit son règne qui s'avance ,

Et je te vois toujours avec reconnaissance.

Et vous , bons ouvriers , dont les utiles soins ,

De nos braves soldats préviennent les besoins ,

Je vous estime plus que cette foule d'hommes

Cherchant à profiter des troubles où nous sommes :

Pour l'idole du jour ils brûlent leur encens ;

Tour-à-tour on les voit terribles , bienfaisants.

Leur cœur est vicieux , si leur bouche est savante ,

Et le crime est caché sous la phrase éloquente.

Mais à nos ouvriers voyons ce que j'écris.

(*Malignon écrit.*)

Vous offrez mes amis

Votre travail à la patrie ,

Je l'accepte pour elle & je vous remercie ;

Je donnerai mes soins à ce projet ,

Mon devoir me l'ordonne & la loi le permet.

(*Il cachète la lettre & la met à part.*)

Poursuivons mon travail & voyons ce billet.

(*Il prend un autre papier & lit.*)

Mon fils est mort en servant sa patrie ,

Et toujours par ses mains sa mère fut nourrie ;

Les habitants sons tous témoins

De ma misère & de ses soins.

Si la loi protège une mère

Dont le fils a versé son sang dans les combats,

Faites que l'on soulage au plutôt ma misère :

Mon fils est mort au rang des bons soldats,

En je manque du nécessaire.

Je puis la secourir. O glorieux emploi !

Qu'il est doux de verser les bienfaits de la loi !

Ecrivons. Viens me voir, ô malheureuse mère !

Ton fils nous a laissé la dette la plus chère :

Ton pays saura l'acquitter,

En te donnant ce qu'ont pu mériter

Son courage & ton caractère.

Ton sort ne peut être oublié :

Les loix de la patrie ont de la pitié.

O vous, qui nous parlez sans cesse de la peine,

Que nous devons au temps, & qu'une place entraîne,

Croupissez en secret dans la tranquillité.

Le plaisir vif & pur dont je suis affecté,

En pensant que je vais soulager une mère,

Est indigne de vous, & ne saurait vous plaire.

Mais on vient.

SCÈNE II.

MALIGNON, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

MALIGNON.

Mes amis, que voulez-vous ? parlez.

LE PAYSAN, *d'un air timide.*

Nous venons vous prier....

MALIGNON.

Que vois-je ! vous tremblez !

Allons, remettez-vous, parlez en assurance.

LE PAYSAN.

Mais, nous vous dérangeons....

MALIGNON.

Votre crainte m'offense :

Mon temps n'est point à moi, je le dois à tous ceux
Que l'intérêt public peut conduire en ces lieux.

LE PAYSAN.

Ah, vous êtes si bon !....

MALIGNON.

Mes chers amis, de grace,
Finissez, & jamais ne flattez l'homme en place.
Autrefois l'homme pauvre, aux pieds des magistrats,
Suppliait des tyrans qui ne l'écoutaient pas,
Il mesurait son ton, son air & son langage.
La liberté défend ce méprisable usage.
Les loix de la nature & de l'égalité
Doivent conduire l'homme à la fraternité.
Asseyez-vous, parlez.

LE PAYSAN *s'assied avec sa fille.*

Cet enfant est ma fille ;

Avec elle deux fils font toute ma famille.

Nous tenons une ferme, & depuis soixante ans

Elle sert à nourrir le père & les enfants ;

Mais aujourd'hui le sort trompe mon espérance,

Et nous manquons de tout au sein de l'abondance.

M A L I G N O N.

Je prévois le motif qui vous conduit chez moi,
Et d'avance je lis mon refus dans la loi.
Les décrets ont mandé tes fils à la frontière,
Tous deux ils ont suivi la jeunesse guerrière,
Et tu viens aujourd'hui réclamer des enfants
Dont les bras deviendraient utiles à tes champs.
Bon vieillard, je ne puis céder à tes prières.

L E P A Y S A N.

Il est vrai, mes deux fils se battent aux frontières ;
Mais ce n'est point la loi qui vint les appeler :
D'une plus belle ardeur on les a vu brûler.
Depuis l'heureux moment où tomba la Bastille,
Ils ont pour leur patrie oublié leur famille :
Le jour de leur départ pour moi fut un beau jour,
Et je ne pense pas demander leur retour.
Je me dis tous les jours : mes fils sont à l'armée,
Mais ma famille est libre & n'est plus opprimée :
Un insolent seigneur ne vient plus dans mes biens
Me faire respecter ses valets & ses chiens ;
De son gibier mes champs ne sont plus la pâture,
Et la patrie, enfin, me rend à la nature.

M A L I G N O N.

Tu penses bien, vieillard.

L A P A Y S A N N E.

Ah ! malgré ce discours,
Il chérit ses enfants & les pleure toujours.

L E P A Y S A N.

Oui, j'aime mes enfants, mais leur gloire m'est chère.

M A L I G N O N.

On peut être à la fois patriote & bon père ;
 La douce liberté resserre ce lien ,
 Et qui n'est pas bon père est mauvais citoyen.
 Qui prend soin de tes biens quand tes fils à la guerre?...

L E P A Y S A N , *montrant sa fille.*

Voilà le laboureur qui cultive ma terre.

L A P A Y S A N N E.

Mes frères m'ont quittée , & depuis leur départ
 Le travail de nos champs n'a point eu de retard :
 A ce travail toujours je me suis exercée ,
 Et quoique la saison ne soit pas avancée ,
 Elle paraît déjà prévenir nos besoins.
 Oui, cet épi de bled , cultivé par mes soins ,
 Que je viens vous offrir , en est la preuve sure.
 (*Elle donne à Malignon un épi de bled qu'elle a
 caché jusqu'alors sous son tablier.*)

M A L I G N O N.

J'accepte avec plaisir ce don de la nature,

(*Il considère l'épi.*)

Qu'il est beau cet épi ! quelle fécondité !
 La nature s'entend avec la liberté.
 Va , ne quitte jamais la consolante idée ,
 Que , lorsque par tes mains la terre est fécondée ,
 Tu donnes un exemple utile & glorieux.
 Mais , venons à l'objet qui vous mène en ces lieux,

L E P A Y S A N.

Je t'ai dit que ma ferme était mon espérance ,
 Qu'elle me promettait la plus grande abondance ,
 Qu'à l'aide de ma fille & de quelques amis ,

J'ai pu jusqu'à ce jour en préparer les fruits.
 Le moment de cueillir le produit de ma peine
 Vient; mais pour en jouir je suis trop à la gêne.
 J'ai pensé que celui qui doit tout partager,
 Que mon propriétaire aurait pu m'obliger;
 Mais j'étais dans l'erreur, &, malgré ma prière,
 Il ne m'a point donné cette avance légère.
 Je ne puis m'en passer, & je viens aujourd'hui
 Au sein de l'abondance implorer un appui.

M A L I G N O N.

Et ton propriétaire est-il riche?

L A P A Y S A N N E.

Il possède

Une fortune immense.

M A L I G N O N.

Et refuse son aide

A celui dont les mains servent à le nourrir,
 Et qui par son travail ne peut que l'enrichir!
 En voyant cet orgueil, en voyant ta misère,
 Je ne puis retenir ma trop juste colère.
 O malheureux vieillard, je serai ton appui!
 Je vais lui présenter ce que tu fais pour lui,
 Les égards qu'il devrait à ta digne famille,
 A tes braves enfants, à cette aimable fille.
 Je puis avec raison lui tenir ce discours:
 Ce vieillard a deux fils, ils défendent tes jours,
 Ils te sauvent, ingrat, des horreurs de la guerre,
 Et le père & la fille ont labouré ta terre:
 Chacun de la famille est un nouveau soutien
 Qui défend à la fois & ta vie & ton bien.
 Cœur dur! homme insensible! ah, réveille ton ame,

Que

Que la fraternité la surprenne & l'enflamme.
 Aime le pauvre, il est ton frère & ton appui;
 Riche de ses sueurs, tu ne vis que par lui.
 Ouvre ta bourse, & donne à ce vertueux père
 Les moyens d'arracher son tribut à la terre.
 Mais, que dis-je? où m'emporte un desir exalté?
 Quoi! j'irais violer les loix, la liberté!
 Qu'irai-je demander à cet homme barbare?
 Me verra-t-on, rempli d'un sentiment bisarre,
 Porter dans son asyle une étrange sureur,
 Et recevoir un don qu'il serait par terreur!
 Non, je ne le dois pas: un magistrat fidèle,
 Lorsque la loi se tait, doit se taire avec elle.
 Comment donc obtenir?... Irais-je supplier?...
 Non, non, à cet excès je ne puis m'oublier.
 Un magistrat prierait un lâche, un égoïste!

LA PAYSANNE.

Sans doute à son refus son lâche cœur persiste,
 Et ce n'est plus de lui que j'attends du secours.

LE PAYSAN.

Oui, nous pouvons trouver un plus digne recours.

MALIGNON.

Eh bien, expliquez-vous, quelle est votre espérance?

LE PAYSAN.

La commune pourra nous faire cette avance.

MALIGNON.

Je ne puis à ces fonds donner un tel emploi,
 On ne doit les placer qu'en vertu de la loi.

La Mort de Malignon.

B

LE PAYSAN.

Qu'allons-nous devenir ?

LA PAYSANNE.

Console-toi, mon père ;
Il vaut bien mieux plutôt supporter la misère ,
Que de souffrir du riche un insolent mépris :
Leurs secours , je le sens , sont trop chers à ce prix ,
Et je t'engage encor , malgré notre infortune ,
A n'accepter d'argent que de notre commune.
Elle refuse : eh bien , il faut tout oublier ,
Et , pour nous consoler , il vaut mieux travailler.
Ne perdons pas de temps.

MALIGNON.

Que j'aime à vous entendre !
Oui , des présents du riche il faut bien vous défendre ;
Le travail , mes enfans , est un ami constant ,
Dont le produit jamais ne peut être insultant.
Mais , je vois cependant qu'en cette circonstance ,
Pour acheter des bras il vous faut une avance.
Fixez-là : que faut-il ?

LE PAYSAN.

Un billet de cent francs
Paierait nos journaliers , & nous rendrait contents.

MALIGNON, *tirant son porte-feuille.*

Le voilà.

LE PAYSAN.

Mais comment ?....

MALIGNON.

D'où naît votre surprise ?

[II]

LA PAYSANNE.

Nous recevrons ce don, si la loi l'autorise.

MALIGNON.

Amis, que dites-vous ? vous pourriez insister !
 Vous m'estimez assez, je crois, pour accepter.
 Je ne suis point ce riche indolent & barbare,
 Qui reçoit vos sueurs, qui de vous se sépare ;
 Je suis un magistrat chargé de vous servir,
 Et qui jamais n'éprouve un aussi doux plaisir,
 Que lorsqu'il peut agir comme le meilleur père.

LE PAYSAN ET SA FILLE ENSEMBLE.

Ah, vous êtes....

MALIGNON.

Eh bien, je suis.... je suis ton frère.
 Ne vous étonnez plus de ma vive amitié :
 Ce plaisir vif & pur, chez les rois oublié,
 Que grimacent les grands, que singent les despotes,
 N'est fait, mes bons amis, que pour les patriotes.
 Mais cet enfant l'a dit, ne perdez pas de temps ;
 Retournez au travail & cultivez vos champs.

LE PAYSAN.

Ah, recevez du moins notre reconnaissance.

MALIGNON.

Je sers, en vous servant, la publique espérance.

LA PAYSANNE.

En travaillant mon cœur répétera ton nom.

LE PAYSAN.

Nous penserons toujours au brave Malignon.

MALIGNON.

Ne pensez point à moi, ne pensez point aux hommes.

(*Le Paysan & sa fille sortent.*)MALIGNON *seul.*

Etrange opinion au moment où nous sommes,

Qui fait que l'on s'attache à des individus !

Cette erreur prouve bien l'absence des vertus.

On admire celui qui résiste à l'orage,

Et l'admiration amène l'esclavage.

Mais mon ami paraît, profitons du moment ;

Sortons pour une affaire. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

CLÉMENT *seul.*

Avec empressement

Je viens voir Malignon & partager son zèle.

Mais il repose encor ; je porte une nouvelle

Qui ne peut qu'affliger mon ami malheureux :

Le plus mauvais esprit domine dans ces lieux,

Les jeunes gens.... On vient.

SCÈNE IV.

CLÉMENT, UN INCONNU.

L'INCONNU.

CITOYEN, je te prie

De me faire parler à Malignon, Ma vie

Dépend de lui.

C L É M E N T.

Bientôt il viendra dans ces lieux,
Et tu lui parleras.

L' I N C O N N U.

Je suis bien malheureux !
L'intérêt le plus grand auprès de lui m'amène.

C L É M E N T.

Il ne tardera pas à calmer cette peine,
Attends un seul moment.

L' I N C O N N U.

Toi, qui connais son cœur,
Dis-moi, comment pourrai-je obtenir sa faveur ?

C L É M E N T.

D'un pareil sentiment je le juge incapable.
Secours à l'innocent & justice au coupable,
Voilà le but sacré de son nouvel emploi;
Et Malignon toujours agit d'après la loi.

L' I N C O N N U.

C'est par ce sentiment & ce langage austère,
Et par l'empressement de se montrer sévère,
Qu'aujourd'hui Malignon n'est plus en sureté.

C L É M E N T.

Comment ? que dites-vous ?

L' I N C O N N U.

Je dis la vérité
D'un secret important je suis dépositaire.
Mais, fais que je termine au plutôt cette affaire :
Va, crois-moi, hâte l'heure où je pourrai le voir,

CLÉMENT.

Je m'en vais le chercher. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

L'INCONNU *seul.*

JE suis au désespoir.

Malignon, si tu peux tromper mon espérance,
 La mort va dans ce jour assouvir ma vengeance;
 Du peuple de ces lieux tu connais peu l'esprit,
 Et de tes ennemis le nombre se grossit:
 Dociles à ma voix, ils t'ôteront la vie,
 Et la mort va payer ta fougueuse énergie.
 C'est par toi que je fus séparé de mon fils,
 C'est par toi qu'il combat mes fidèles amis,
 Qu'entraîné par la force à la guerre funeste,
 Il sert la liberté, que son père déteste...
 On vient.

SCÈNE VI.

L'INCONNU, CLÉMENT, LA cit. MALIGNON.

CLÉMENT.

C'EST ton époux que l'on cherche à frapper.

La citoyenne MALIGNON.

Qui d'un pareil complot a donc pu s'occuper?

L'INCONNU.

On s'attache au soutien de notre république;

On veut le perdre.

La citoyenne MALIGNON.

O ciel !

L' INCONNU.

La nouvelle est publique.

La citoyenne MALIGNON.

Et que fais mon époux ?

CLÉMENT.

Il repose , je crois.

La citoyenne MALIGNON.

Un agent doit veiller pour le maintien des loix ;
Dût-il à sa patrie offrir une victime ,
Quand elle est en danger son sommeil est un crime.
Allez le réveiller.

(*Clément sort.*)

La citoyenne MALIGNON.

Je ne puis concevoir

Que le peuple trompé serve le désespoir
Des lâches que les loix ont forcés d'être braves :
Ah ! mon époux eut tort d'épargner ces esclaves.

L' INCONNU , *à part.*

O ciel !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MALIGNON fils.

MALIGNON fils

REçois , chère maman , le baiser du matin.
Qu'as-tu ? ton œil se trouble , & ton air est chagrin !
Qu'as-tu donc ?

La citoyenne MALIGNON.

Rien. Sais-tu ce devient ton père ?
L'as-tu vu ce matin , réponds-moi ?

MALIGNON fils.

Non, ma mère;
Mais je vais le chercher. (*Il sort.*)

La citoyenne MALIGNON.

Clément vient.

CLÉMENT.

Malignon

Dès la pointe du jour a quitté la maison.

La citoyenne MALIGNON.

Quel objet si pressant?....

CLÉMENT.

Je n'ai pu le connaître.

La citoyenne MALIGNON.

Je ne suis pas tranquille ; ô ciel ! où peut-il être ?
Si matin quel devoir l'obligeoit de sortir ?

MALIGNON.

Maman , rassure-toi , mon papa va venir.

CLÉMENT.

Oui , c'est lui qui paraît.



SCÈNE VIII.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MALIGNON.

La citoyenne MALIGNON.

QUELLE pressante affaire
T'a fait sortir si tôt ?

MALIGNON.

Ce n'est point un mystère.

La Liberté par-tout a produit des vertus,
Ces changements ici sont encor inconnus.
Le malheur attiédit les âmes ordinaires.
Des nobles détestés, des prêtres sanguinaires,
Des plaines de Jalès sont venus en ces lieux
Pour se livrer, sans crainte, aux projets odieux
Qu'ils ont fait éclater vers le château de Banne.
Ils recommenceront, ceux que la loi condamne,
A déchirer le sein de ces tristes pays,
Et je me vois encor entouré d'ennemis.

L'INCONNU.

Si vous n'aviez changé le sort le plus tranquille,
Contre le vain honneur de régir une ville,
Vous seriez plus heureux.

MALIGNON.

Ah ! citoyen, crois-moi,

Le titre glorieux que me donne la loi,
Est cent fois préférable aux douceurs de la vie,
Et le premier bonheur nous vient de la patrie.
Nos ennemis communs se sont sacrifiés,
Sous un drapeau coupable ils se sont ralliés,

La Mort de Malignon.

C

Et des français verraient, sans en frémir de rage,
Des esclaves donner l'exemple du courage !
Non, c'est à l'homme libre à marcher le premier,
C'est lui qui pour ses loix doit se sacrifier.

L' I N C O N N U.

Et quel prix obtient-il d'un pareil sacrifice ?
La faveur d'un instant fait place à l'injustice,
Et le peuple, par-tout léger dans son amour,
Vous proscriit à jamais & vous chérit un jour.
Vous avez prodigué vos soins à la patrie,
Mais vous ne pouvez pas échapper à l'envie ;
Vos vertus sont des torts, franchement je le dis,
Et vous avez enfin de nombreux ennemis.

M A L I G N O N.

Je n'opposerai rien à leur coupable audace ;
La trame des méchants honore l'homme en place.
Être utile aux français est mon premier espoir :
Qu'importe le danger à qui fait son devoir ?

L' I N C O N N U.

Vous immoleriez donc vos enfants, votre femme,
A ce noble devoir qui subjugué votre ame ?
Et d'un pareil malheur qui les consolera ?

La citoyenne M A L I G N O N.

Ma consolation, je la trouverai là.

(Elle montre son cœur.)

En défendant la loi si mon époux succombe,
Les larmes des français couleront sur sa tombe.

L' I N C O N N U.

Les pères affligés, & leurs tristes enfants,

Nourrissent contre toi d'affreux ressentiments :
Tu peux, encor, tu peux modérer cette haine,
En te rendant au vœu qui près de toi m'amène.

M A L I G N O N.

Parle donc ?

L' I N C O N N U.

Te ne peux te le dissimuler,
Le peuple, en cet instant, vient encor de parler.
Tu rendis à nos loix nos citoyens contraires,
En arrachant les fils à leurs malheureux pères ;
Modère, il en est temps, cette sévérité,
Respecte la nature avec la liberté.
Si d'un tel changement tu veux donner les preuves,
Daigne en porter sur moi les premières épreuves ;
Tu dois me préférer sur un homme opulent,
On remarquera plus ce bienfait éclatant.
Par ton ordre mon fils marche vers la frontière ;
La loi permet à ceux qui labourent la terre
De gagner leurs foyers. Mon fils est laboureur,
Et tu dois.....

M A L I G N O N.

Je ne puis contenir ma fureur !
Tu demandes ton fils quand la gloire l'appelle !
Sous les dehors trompeurs d'un mouvement de zèle,
Tu cache ton dessein, &, pour mieux m'engager,
Tu viens adroitement me parler de danger !
Connais-tu Malignon ? fais-tu que son audace
Méprise la faveur & cherche la menace ?
Il veut l'inimitié des hommes tels que toi,

L' I N C O N N U.

Comment, mon fils ?...

M A L I G N O N.

Ton fils appartient à la loi,

Il est dans l'âge heureux où le courage brille,
 Il est à son pays avant qu'à sa famille.
 Joignant adroitement le mensonge à l'erreur,
 De ce fils en un jour tu fais un laboureur !
 » Heureux & prompt effet des loix de la patrie,
 » Qui fait chercher l'état que l'univers oublie !
 Mais crois-tu me tromper ? je fais la vérité,
 Je fais, sous les dehors de ce masque emprunté,
 Que ton fils apporta les vices de son père,
 Et méprisa toujours le travail de la terre.
 Tremble : loin d'accéder à tes coupables vœux,
 Sur toi, sur tes pareils j'aurai toujours les yeux,
 Et je dénoncerai tous ceux dont la faiblesse,
 De leurs lâches enfants soutiennent la mollesse.
 Que m'importe les cris d'un lâche désespoir ?
 Je ne vois point leur haine & je vois mon devoir.

L' I N C O N N U.

Il faut donc renoncer aux biens de la nature,
 Oublier ses enfants....

M A L I G N O N.

Traître, par cette injure,

Tu veux faire haïr nos heureux changements,
 Et faire regretter les loix de nos tyrans.
 Si ton fils eût déplu jadis à l'un des princes
 Qui décidaient du sort de nos tristes provinces,
 Par un ordre arbitraire, arraché de tes bras,
 Tu n'aurais pu pleurer sa honte ou son trépas.
 La patrie aujourd'hui le désigne & l'appelle,
 Il va joindre au combat la jeunesse fidelle ;

Si son sang coule, eh bien, le peuple est bienfaisant,
S'il meurt dans les combats, le panthéon l'attend.
Mais brisons. Je ne puis céder à ta prière,
Tu m'offenses; la loi parle, tout doit se taire.
Laisse-moi,

L' I N C O N N U.

Je te quitte & conçois ton refus.

(*A part.*)

Avant peu Malignon tu n'existeras plus. (*Il sort.*)

M A L I G N O N.

Traître, de tes parcs je confondrai l'audace.
J'aime jusqu'aux dangers qui naissent de ma place,
Ils redoublent l'honneur de remplir son devoir;
Malignon réduira le crime au désespoir.

La citoyenne M A L I G N O N.

Crains les tristes effets de la haine publique,
Vois tes enfants & moi.

M A L I G N O N.

Je vois la République.

(*A son épouse avec tendresse.*)

Femme, qui possédez le cœur d'un magistrat,
Sachez que votre époux appartient à l'état,
Qu'il vous faut préférer la gloire à votre envie,
Qu'il faut sacrifier l'amour à la patrie.

La citoyenne M A L I G N O N.

O mon fils !

M A L I G N O N.

Les malheurs que nous avons soufferts
N'ont pu, jusqu'à ce jour, nous redonner des fers,

Le succès n'a jamais protégé l'esclavage :
 Un invincible bras soutient notre courage,
 Et je crois, en effet, que la Divinité
 Est le législateur de notre liberté.

SCÈNE IX.

MALIGNON, la cit. MALIGNON, CLÉMENT,
 MALIGNON fils.

CLÉMENT.

C'EN est fait, Malignon, rappelle ton courage,
 On se rassemble.

MALIGNON.

Eh bien, je vais braver l'orage.

La citoyenne MALIGNON.

Fais respecter la loi par les plus sûrs moyens,
 Mais épargne toujours le sang des citoyens.

MALIGNON.

Je suivrai de nos loix la sévère vengeance.
 En pardonnant au crime, on frappe l'innocence.

CLÉMENT.

Arrête, réfléchis.

MALIGNON.

C'en est fait, & je dois
 Tout opposer à ceux qui violent les loix ;
 L'oublier un moment c'est commettre un parjure :
 Le sauvage obéit aux loix de la nature.
 Mais quand je réfléchis qu'un scélérat ou deux,
 Portent à la révolte un peuple malheureux,

Je ne puis arracher , par un ordre sévère ,
 Un époux à sa femme , un enfant à son père ;
 Et j'aime mieux encor , quel que soit leur dessein ,
 Mourir assassiné que vivre en assassin.
 Mais si , par ma faiblesse , encourageant le crime ,
 Je jette mon pays dans un affreux abîme ,
 Et si , pour épargner des hommes égarés ,
 Je vois ces tristes murs au désordre livrés ;
 Un mépris éternel suivra cette conduite ,
 Ma mémoire sera méprisée & proscrite ,
 Et ce que j'aurai fait par sensibilité ,
 Aux regards des français paraîtra lâcheté.
 Ne balançons donc plus : la France me contemple ,
 Je veux que Malignon lui donne un grand exemple.
 Rien ne peut m'arrêter , je ne crains rien pour moi.
 Il est beau de mourir au poste de la loi ;
 Et Malignon , toujours fidèle à sa patrie ,
 Servira le français par sa mort & sa vie.
 C'en est fait , des méchants je confondrai l'espoir.

La citoyenne MALIGNON.

Malignon , où cours-tu ?

MALIGNON.

Je cours à mon devoir.

(Il sort. Clément le suit.)

La citoyenne MALIGNON.

Hélas ! je vois l'abîme où l'on nous précipite ;
 De mon sort & du tien je ne puis voir la suite.
 Ton père trop bravé ses nombreux ennemis.
 Ton frère , de son sang a servi son pays ,
 Et tous deux , de l'honneur malheureuses victimes ,

Ont souffert des tyrans l'injustice & les crimes.
 De ton frère blessé quel peut être le sort ?
 En ce jour malheureux vais-je apprendre sa mort ?
 Sans doute on l'abandonne aux soins d'un mercenaire.
 Ah ! s'il était soigné par une tendre mère ,
 La nature , du moins , en ce triste malheur ,
 Guérirait la blessure ouverte par l'honneur !
 O mon fils ! de ton sort viens consoler ta mère ,
 Adresse à l'Éternel des larmes pour ton frère.
 Mais on vient.

S C È N E X.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils,
 CLÉMENT, UN MILITAIRE.

CLÉMENT.

UN militaire, abordant ce canton,
 A parlé devant moi de ton fils, de Toulon.
 Et j'ai dû l'engager à venir te redire....

La citoyenne MALIGNON.

Ah, qu'il vienne Clément.

CLÉMENT, *le présentant.*

Le voici.

La citoyenne MALIGNON.

Je respire.

Approche, citoyen. Tu connais donc mon fils ?

LE MILITAIRE.

Nous avons combattu tous deux les ennemis.
 Je l'ai vu, de Toulon gravissant la muraille,

Tomber

Tomber avec honneur sur le champ de bataille.

La citoyenne MALIGNON.

O mon fils ! Mais, poursuis, rends le calme à mon cœur.

LE MILITAIRE.

Les féroces anglais, dans leur lâche fureur,
 Nous disputaient encor une ville ennemie,
 A la cause des rois si lâchement unie ;
 Mais les républicains devaient être vengés,
 Sous les murs de Toulon ils sont déjà rangés.
 Les hommes du midi desertent leurs montagnes :
 Ces mâles habitants de nos tristes campagnes,
 Indignés que le sol de notre liberté,
 Fût par de vils anglais si long-temps infesté,
 A l'amour du pays ajoutant leur vengeance,
 S'arment pour seconder notre juste espérance.
 Pères de la patrie & frères du soldat,
 Les députés du peuple ont suivi le combat ;
 Mais le fer ennemi, comme un torrent rapide,
 Entraîne dans les rangs le soldat intrépide.
 Ton fils a de ce fer le bras gauche percé,
 Il était près de moi, je l'apperçois blessé ;
 Je veux le secourir en ce moment funeste.
 « Je suis blessé, dit-il, mais le bras droit me reste,
 » Je puis frapper encor ». Le feu dans les regards,
 Il s'élance avec rage au milieu des hussards.

La citoyenne MALIGNON.

Mon fils, tu t'es montré digne de la patrie,
 Et ta gloire console une mère attendrie.

LE MILITAIRE.

Ton fils, percé de coups & baigné dans son sang,
La Mort de Malignon.

D

Au moment du combat n'a point quitté son rang,
Étouffant la douleur pour écouter la gloire;
Il ne s'est fait panser qu'après notre victoire.

S C È N E X I.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils,
LE MILITAIRE; MALIGNON, *d'un air troublé,*
allant à la table pour prendre son écharpe.

La citoyenne MALIGNON.

MAIS mon époux paraît. Vois l'ami de ton fils,
Il m'apprend....

M A L I G N O N.

Que son bras frappa les ennemis,
Qu'il a versé son sang pour servir la patrie.
Il donne un bel exemple à l'auteur de sa vie:
Je saurai l'imiter.

L E M I L I T A I R E.

D'où vient cet air troublé?

M A L I G N O N.

Notre danger ne peut être dissimulé:
Jusqu'ici mes efforts n'ont été qu'inutiles;
Le crime s'est caché sous des dehors tranquilles.
Je fais que Duffaillant a vomi dans ces lieux
Le reste épouvanté d'un compôt odieux;
Mais je le déjouerai. Viens partager mon zèle:
La liberté le veut, & le danger l'appelle.

L E M I L I T A I R E.

Inconnu dans ces lieux, puis-je élever la voix?

Que peut un étranger?.....

M A L I G N O N.

Ah ! connais mieux tes droits.

Tu n'es point étranger dans le sein de la France.

Eh, que m'importe à moi le lieu de ta naissance ?

L'ami de la justice & de la liberté

Fait entendre par-tout sa voix avec fierté ;

Oublions la cité qui nous donna la vie ,

Les français sont égaux , ils n'ont qu'une patrie.

Mais que nous veut Clément ?

S C È N E X I I.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉMENT.

C L É M E N T.

AH, Malignon, suis moi,

La commune t'attend ; viens défendre la loi.

Tous ceux que les décrets demandent aux frontières ,

Secondant les desseins de leurs coupables pères ,

Parcourent , sans rougir , cette affreuse cité :

Viens les faire punir de cette lâcheté ,

Tout le peuple t'attend.

M A L I G N O N.

Je vais avec courage

Arrêter les français qui servent l'esclavage.

(Il va prendre son écharpe.)

La citoyenne M A L I G N O N.

Il te méconnaîtront en ce moment d'effroi :

Qu'opposer à la force , & quel maître ?....

MALIGNON, *couvert de son écharpe, prêt à sortir.*

La loi.

La citoyenne MALIGNON, *retenant son époux.*
Malignon, songes-tu que tu risques ta vie ?

MALIGNON.

Eh bien, j'emporterai les pleurs de la patrie.
L'image du danger ne peut me retenir,
Et l'homme de la loi pour la loi doit mourir.
(*Il sort.*)

La citoyenne MALIGNON.

Le trouble est dans mon cœur.

CLÉMENT.

Si quelque main hardie
Osait frapper en lui l'ami de la patrie,
Les défenseurs des loix, rangés auprès de lui,
Jusqu'au dernier moment lui serviraient d'appui.

La citoyenne MALIGNON.

Des ennemis du peuple habitent notre ville,
Et dans le trouble affreux de la guerre civile,
Le coup d'un assassin est promptement porté.

LE MILITAIRE.

Rassurez, croyez-moi, votre cœur agité :
Malignon des méchants confondra la colère,
Et sa gloire, avant tout, devrait vous être chère.

CLÉMENT.

Nous, marchons sur ses pas, & bientôt, en ces lieux,
Pour vous rendre la paix nous reviendrons tous deux,
(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils.

La citoyenne MALIGNON.

TOUT augmente ma peine & mon impatience.
 Peut-être mon époux, fier de son innocence,
 S'expose en ce moment au fer des assassins.
 De ces vils ennemis quels sont donc les desseins ?
 Mon époux n'a jamais mérité leur vengeance,
 De tous les opprimés il a pris la défense.
 Ciel ! prends pitié des pleurs qui coulent de mes yeux !
 Conserve à mes enfants un père vertueux.
 Je sens que son danger redouble ma tendresse,
 Je devais l'arrêter. Mais, quelle est ma faiblesse ?
 Si mon époux périt en faisant son devoir,
 Son triomphe peut-il causer mon désespoir ?
 Et dois-je, m'opposant à sa digne victoire,
 Préférer lâchement mon bonheur à sa gloire ?
 Mais qui pourra donner, si mon époux n'est plus,
 A mes tristes enfants l'exemple des vertus ?
 Eh bien, dans son tombeau mes fils pourront descendre ;
 Ils iront tous les jours interroger sa cendre.
 Non, je ne me plains plus du sort de mon époux ;
 De l'orage qui gronde il doit braver les coups.
 Fuyez de mon esprit, regrets pusillanimes ;
 Paraîssiez devant moi, glorieuses victimes,
 Dignes républicains, ô Beauvais, ô Charlier,
 Baras & Viala, Marat & Pelletier,
 Gloire du Panthéon, martyrs de la patrie !
 Consolez une épouse, une mère attendrie,

Et chassez la terreur de son cœur agité,
Par l'amour de la gloire & de la liberté.

M A L I G N O N fils.

Disipe tes chagrins ; que crains-tu pour mon père ?
Plus d'un époux déjà marcha vers la frontière.
Leurs compagnes en paix attendent leurs destins ;
Ils courent cependant des dangers plus certains.

La citoyenne M A L I G N O N.

Tu m'éclaires, mon fils, est-ce à moi de me plaindre ?
Je parle d'un malheur que je ne dois pas craindre ;
Car, bien que Malignon pour servir son pays,
Excite contre nous de nombreux ennemis,
Quand c'est pour son devoir qu'aux dangers il s'expose,
Tous les républicains doivent prendre sa cause.

M A L I G N O N fils.

Où, sans-doute, mon père a de nombreux amis ;
A sa cause toujours ils resteront unis.
Si son devoir l'expose aux dangers qui commandent,
La gloire, les secours & les bienfaits l'attendent.
Le chemin de l'honneur est ouvert sous ses pas,
Et les républicains ne sont jamais ingrats.
Baras & Viala se font couvers de gloire,
Et déjà la patrie a chanté leur mémoire.
De ces jeunes enfants, morts pour la liberté,
Le nom déjà s'élève à la postérité.
O ma mère, apprends-moi quelle fut leur conduite ;
Que ton fils la célèbre & qu'un jour il l'imité.

La citoyenne M A L I G N O N.

Baras, dans la Vendée, entouré d'ennemis,
Et seul sur un chemin par les brigands surpris,

Parle, sans se troubler, à la horde ennemie,
 Et peint, en traits de feu, l'amour de la patrie,
 Les brigands indignés veulent l'assassiner ;
 Mais un d'eux les arrête : On va te pardonner,
 Jeune enfant, lui dit-il, ta grace t'est promise
 Si tu deviens fidèle aux loix de notre église,
 Si tu veux devant nous crier : *vive le roi !*
 Baras, malgré son âge & ce tableau d'effroi,
 Donne l'exemple à tous d'un courage héroïque ;
 Et répond aux brigands : *vive la république !*
 A ces mots, les cruels enflammés de courroux,
 Lèvent leurs bras armés & le percent de coups.
 Il meurt. Mais l'univers le voit & le contemple.
 Jeunes républicains, qu'il vous serve d'exemple.

M A L I G N O N fils.

Et Viala ?

La citoyenne M A L I G N O N.

Déjà, le midi révolté
 Contre les défenseurs de notre liberté,
 Rassemblait des partis, dont la triste énergie
 Augmentait tous les jours les maux de la patrie :
 Aux bords de la Durance ils étaient réunis.
 Il fallait, pour finir de troubler ce pays,
 Passer sur l'autre rive. Une barque d'usage
 Facilitait, hélas, ce funeste passage ;
 Une corde soutient & guide le bateau.
 Le jeune Viala, sur l'autre bord de l'eau,
 Trompe de ces brigands les desseins & la rage,
 Et, la hache à la main va couper le cordage.
 A-peine cède-t-il à ce bouillant transport,
 Que des éclairs de feu vont lui porter la mort.

Une balle l'atteint. Il meurt, & la patrie
 Porte en pleurant des fleurs sur sa tombe chérie.

M A L I G N O N fils.

J'écoute avec transport des preuves de valeur ;
 Baras & Viala sont placés dans mon cœur.
 Je veux les imiter ainsi que fait mon frère....
 Mais je vois s'avancer le brave militaire.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE MILITAIRE.

LE MILITAIRE.

RASSUREZ-VOUS, le peuple a connu son erreur,
 Et voit dans votre époux son premier défenseur.
 A suivre ses conseils maintenant il s'attache,
 Et punira bientôt le traître qui se cache.

La citoyenne M A L I G N O N.

Comment ?

LE MILITAIRE.

A la commune on s'était rassemblé,
 Le peuple murmurait. Malignon a parlé.
 Bientôt de son discours la brûlante énergie
 Rappelle dans les cœurs l'amour de la patrie.
 O mes concitoyens, rappelez-vous les temps,
 Dit-il, où les partis des lâches Dussaillants,
 Fit naître dans ces murs le crime & l'esclavage,
 Malignon & son fils firent tête à l'orage.
 Hommes pauvres, ô vous, qu'on voudrait égarer,
 Voyez mieux les partis où vous devez entrer ;

C'est

C'est de vos ennemis dont vous servez la cause ;
 A vos meilleurs soutiens leur crime vous oppose.
 Eh quoi ? depuis quatre ans de trouble & de malheurs ,
 La liberté reçoit votre sang, vos sueurs ,
 Les patriotes seuls ont fait les sacrifices :
 D'abord , ils ont formé nos troupes protectrices ,
 Ils ont reçu la mort dans nos premiers combats ;
 Et , quand la république a besoin de soldats ,
 Tandis que l'égoïste , au sein des grandes villes ,
 Aurait coulé des jours coupables & tranquilles ,
 Les pères , les époux , placés au premier rang ,
 Seuls , pour la république auraient versé leur sang !
 Ouvrez les yeux , aimez cette loi salutaire ,
 Qui nous fait servir tous d'une égale manière.
 Le premier titre , amis , est celui de soldat :
 Pourquoi vous refuser à ce nouvel état ?
 C'est celui qui convient sur-tout à la jeunesse.
 Qu'il supporte de maux ! mais que de gloire il laisse !
 Un soldat au bivouac , dans la boue enfoncé ,
 Voit à le prévenir son pays empressé ,
 Aux ennemis du peuple il apporte la guerre ,
 Et son arme devient le timon de la terre.
 Tout doit le consoler , rien ne peut l'alarmer.
 Si son père a besoin des bras qu'on vient d'armer ,
 La patrie aussi-tôt le désigne & l'appelle ,
 Et répand sur son sort sa bonté paternelle.
 Amis , soyez soldats , & frappez les méchants
 Qui retiennent les coups qu'on destine aux tyrans.
 Tout le peuple à ces mots , applaudit , & s'écrie
 Qu'il fera respecter les loix de la patrie.

La citoyenne MALIGNON.

Je n'attendais pas moins d'un peuple généreux.

La Mort de Malignon.

E

Si vous voulez , poursuit votre époux vertueux ,
Prouver que la commune , autrefois infidelle ,
Retrouve en ce beau jour & sa force & son zèle ,
Secondez mes efforts ; que votre fermeté
Punisse les fauteurs , venge la liberté ;
Apprenez qu'au mépris de cette loi si sage ,
Qui des jeunes français réclame le courage ,
Qui veut que les parents ordonnent à leurs fils
De voler à la gloire en servant leur pays ,
Une seconde fois , des jeunes gens coupables
Ont porté jusqu'à nous leurs destins misérables ,
Vous le savez , déjà j'en fait arrêter :
A leurs remords bientôt je ne pus résister.
Je vis dans leur jeunesse une assez forte excuse :
A trouver tout coupable un bon cœur se refuse.
Je me flattais d'ailleurs de rendre à mon pays
Des hommes égarés , par les malheurs instruits ;
J'ai pensé qu'on pouvait être doux sans mollesse :
Pardonner à l'erreur n'est point une faiblesse.
Mais , de nos loix encor les mêmes ennemis ,
Déjà par ma clémence aux crimes enhardis ,
Détestant leurs drapeaux flottants sur la frontière ,
Reportent dans nos murs leur résistance entière.
Dans ces vils défecteurs ne voyez plus vos fils ;
Le lâche citoyen qui trahit son pays ,
Qui se rend à la fois criminel & parjure ,
A perdu tous les droits que donne la nature.
Je suis républicain , le poste où je me vois ,
M'ordonne de mourir pour défendre les loix.
Je remplirai mon sort , déjà je m'y résigne ,
Et des regrets publics j'oserai mourir digne....

Non, tu ne mourras pas, s'écrie avec transport
Le peuple, & nous allons plutôt donner la mort
A ces lâches français, déserteurs de l'armée.
Eh bien, dit votre époux, d'une voix animée,
Remplissez vos serments & songez à punir;
Le crime m'est connu, sortez, je vais agir.
Il lève, par ces mots, la séance publique,
Et répète avec nous : *vive la république.*

La citoyenne MALIGNON.

Que vous rendez le calme à mon cœur agité !

LE MILITAIRE.

Je soupçonnais le trouble où vous avait jetté
Les bruits, dès ce matin, répandus dans la ville,
Et j'ai vite accouru pour vous rendre tranquille.

La citoyenne MALIGNON, *avec inquiétude.*

Mais d'où vient Malignon, partageant ce desir,
Vers sa famille encor tarde-t-il à venir ?

LE MILITAIRE.

Le devoir le retient.

La citoyenne MALIGNON.

La nature l'appelle,
Et je dois m'affliger de l'excès de son zèle.

LE MILITAIRE.

Ah ! ne le blamez pas : au peuple il a promis
De frapper dans ce jour ces lâches ennemis.
Il pense à s'acquitter.

La citoyenne MALIGNON *vivement.*

Ainsi donc il m'oublie !

LE MILITAIRE.

On doit tout oublier pour servir sa patrie.
 Cessez de vous troubler, de craindre sur son sort,
 Et quand, pour son devoir, il recevrait la mort?...

La citoyenne MALIGNON.

Cessez de me parler d'un coup aussi terrible,
 Et daignez épargner une épouse sensible.

(On entend tirer plusieurs coups de fusils.)

Mais que viens-je d'entendre? O ciel, quel est ce bruit?
 Un coup aussi terrible au milieu de la nuit,
 En ces affreux moments! que faut-il que j'espère?
 Allez & rendez-moi mon époux & son père,
 Ecarter du danger des jours si précieux,
 Et ramenez bientôt Malignon en ces lieux.

LE MILITAIRE.

Calmez-vous, je vais voir.... (Il sort.)

(Malignon fils va voir à la fenêtre.)

SCÈNE XV.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils.

La citoyenne MALIGNON.

VOUS, qui troublez ma vie,

O cruels ennemis de ma chère patrie,
 Qui, peut-être à l'instant, venez d'assassiner
 Celui dont le courage a dû vous étonner,
 C'est peu que par la mort votre crime finisse,
 L'avenir doit encor vous offrir un supplice.
 Le châtiment du crime est le premier tribut
 Que l'Éternel devrait payer à la vertu.

MALIGNON fils *vivement*, & *sortant de la fenêtre*.

Des habitants tremblants & des femmes émuës
Se pressent tour-à-tour & remplissent nos rues.
Au milieu de la nuit un si grand changement
Ne peut nous présager qu'un triste événement.

La citoyenne MALIGNON.

Que faire en ce moment ? O trop cruelle attente !

(*Elle va à la croisée.*)

Je vois nos citoyens, pressés par l'épouvante,
Jeter avec effroi les yeux sur ma maison.
Mon cœur est déchiré par un affreux soupçon !
Mais, je vois avancer une foule étonnée
Qui marche tristement & paraît consternée.
De leurs pâles flambeaux la sinistre clarté
Me montre encor, ô ciel ! un corps ensanglanté !...
Serait-ce mon époux ? mon ame est déchirée...
Je vois Clément ; il porte une vue égarée
Vers ces lieux.... Il accourt : que va-t-il m'annoncer ?...
Pressentiments affreux, que je dois repousser,
Vous serez éclaircis. Ah ! je tremble & j'espère...
Non, le peuple n'a point assassiné son père,
Les jours de mon époux ont été respectés.
Ah ! viens rendre le calme à mes sens agités,
Dis-moi si mon époux....

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉMENT.

CLÉMENT.

FIDÈLE à sa patrie
Ce digne époux....

La citoyenne MALIGNON.

Eh bien ?

CLÉMENT.

Vient de perdre la vie.

» Il est assassiné.

La citoyenne MALIGNON *tombe dans un fauteuil.*

» Ciel ! mon époux est mort.

CLÉMENT.

Les français avec vous pleureront sur son sort.

La citoyenne MALIGNON.

(*A son fils.*)

Je n'ai donc plus d'époux ! Et tu n'as plus de père !

(*A Clément.*)

Mais apprends-moi du moins quel monstre sanguinaire ,
Esclave criminel d'un complot inhumain ,
Dans son sang vertueux a pu tremper la main.

CLÉMENT.

A-peine levions-nous la séance publique ,
Où , défenseurs des loix & de la république ,
Ton courageux époux , remplissant notre espoir ,
Inspirait à chacun l'honneur & le devoir ,
Ferme comme la loi , sensible comme un père ,
Il jettait dans les cœurs la force & la lumière.
Il sort de la commune ; il était empressé
De rapporter le calme à ce cœur oppressé ,
De finir son travail & ton impatience.
Comme il était sans crime , il sort sans défiance.

Les acteurs disent les vers guillemetés ensemble.

Il marche seul. Bientôt.... ô coupable dessein !
 Il tombe sous les coups d'un féroce assassin.
 A ce bruit, chacun fort, & le désordre augmente,
 Lorsque nous découvrons une trace sanglante ;
 Tout le peuple la suit avec émotion ,
 Et découvre bientôt le corps de Malignon.
 Vous peindrai-je les cris de la foule attendrie ,
 En voyant dans son sang l'ami de la patrie !
 Non, ce récit affreux est au-dessus de moi.
 Le peuple s'écriait : il est mort pour la loi.
 Et bientôt, en pleurant, la foule épouvantée
 Baissait avec respect l'écharpe ensanglantée.

M A L I G N O N fils.

Ah, maman ! pour sa vie on n'a donc plus d'espoir.

C L É M E N T.

A ses derniers moments il desirait vous voir.
 J'ai redouté pour vous ce spectacle terrible.

La citoyenne M A L I G N O N.

C'est le dernier devoir auquel je sois sensible.
 Clément, je veux le voir.

C L É M E N T.

On l'amène à vos yeux.



SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE MILITAIRE; MALIGNON
porté par le peuple sur un brancard. Son écharpe
est teinte de sang.

La citoyenne MALIGNON.

CHER époux, quoi, la mort a donc fermé tes yeux!

MALIGNON, d'une voix mourante.

On enverra mon sort plutôt que de le craindre.
Qui meurt pour son pays est-il jamais à plaindre?

La citoyenne MALIGNON.

Tu viens, pour le servir, de répandre ton sang,
Et ton dernier soupir m'appartient maintenant.
O cher époux! avant de finir ta carrière,
Parle; je remplirai ta volonté dernière.

MALIGNON.

Je veux que cet enfant défende ses foyers.
Qu'il serve son pays.

MALIGNON fils.

Je le jure à tes pieds.

La citoyenne MALIGNON.

Pour lui rendre à jamais cette vertu plus chère,
Je lui dirai sans-cesse: imitez votre père.

MALIGNON, à son fils.

Si des français, un jour, tu mérites le choix,
Penses à ton père, & meurs en défendant les loix.
Si tu vas au combat, suis ton généreux frère,

Prouve

Prouve qu'à tous les miens la république est chère ;
De notre liberté punis les ennemis ,
Et venge avec éclat ton père & ton pays.
Je descends au tombeau , mais mon ame est contente.

(*Il montre son écharpe à son épouse.*)

Conservez à jamais cette écharpe sanglante :
Aux magistrats du peuple on pourra la montrer.

M A L I G N O N fils.

Mon père !

La citoyenne M A L I G N O N.

Cher époux !

M A L I G N O N.

Je suis digne d'envie :

J'ai défendu la loi , je meurs pour la patrie.

(*Il meurt.*)

C L É M E N T.

Mes amis , vous voyez ce digne magistrat ,
Qui vous est enlevé par un assassinat.
Il mourut pour les loix de notre république ;
Donnons-lui des garants de la douleur publique ,
Et portons sur sa tombe , objet de nos regrets ,
Le sang des assassins & les pleurs des français.

F I N.

E R R A T A.

Page 18 , ligne 14 , la trame , lisez la haine.

Je déclare être le seul propriétaire de cet ouvrage , & je pour
suirai devant les tribunaux ceux qui , au mépris des loix , le
seraient représenter sans mon consentement par écrit.

G O S S E.





